



CATHERINE RIOULT

ADOS : SCARIFICATIONS ET GUÉRISON PAR L'ÉCRITURE



BLESSURES NARCISSIQUES

Ados : scarifications et guérison par l'écriture, Catherine Rioult,
Odile Jacob 2013, 268 p., 23,90 €.

Elle sort du collège, rentre chez elle, ouvre la porte, s'assied dans la cuisine, prend un verre de lait, grignote une tartine, puis soudain file dans la salle de bains, où elle s'enferme, avant de sortir de derrière l'armoire un cutter à la lame effilée qu'elle fait glisser de plus en plus fort sur sa peau. Sa mère est dans la pièce d'à côté. Et pourtant, elle n'en saura rien. Il suffira de porter un T-shirt à manches longues, même si c'est bientôt l'été. Cette jeune fille, ce pourrait être votre enfant ou l'une de vos proches. Car la scarification est une pratique bien plus répandue qu'on veut le croire. Confrontée quotidiennement, depuis de nombreuses années, dans sa pratique, à des adolescents qui s'entaillent la peau, à leurs parents, effrayés et perplexes devant le comportement de leur enfant, la psychologue et psychanalyste Catherine Rioult propose, dans un livre accessible et sensible, des pistes thérapeutiques pour ces patients et leur famille.

Une douloureuse tentative de construction

Après un détour anthropologique qui nous emmène chez les Bwaba du Burkina Faso, les Indiens Mandan en passant par les pratiques spirituelles de mortification et de fustigation de la chair chez les chrétiens, ou les mouvements *body art* et *modern primitives* dans l'art contemporain, l'auteure consacre une deuxième partie à ce que signifie « être un adolescent aujourd'hui ».

Les questions de la transformation physique et de la transformation psychique, du corps comme vitrine, de l'émergence de la sexualité, du genre, de la rencontre avec un autre (le fameux « sortir avec » quelqu'un), des moyens multiples dont un individu occidental peut tenter de se bricoler une identité, pour tenter de se séparer de sa famille, sans rompre avec elle, sont dépliées avec un souci de clarté qui mérite d'être salué.

La troisième partie aborde la question de la scarification adolescente. En convoquant les théorisations de Freud sur le « moi corporel » et celles de Didier Anzieu sur le moi-peau, l'auteure tisse

un lien entre la peau et l'intimité de la vie psychique. Il ne s'agit pas de juger, mais de comprendre que, paradoxalement, cette inscription de la douleur dans le corps vient mettre un frein à une autre douleur, autrement plus dévorante. Ces attentes du corps, loin d'être pure destruction, sont une façon de lier la pulsion de mort, de l'inscrire quelque part sur le corps, de tracer les contours d'une souffrance qui ne peut se dire autrement. En ce sens, la scarification est une tentative, douloureuse, de construction.

Cas cliniques et écriture thérapeutique

Solenn, un jour, a essayé la scarification après avoir lu sur Internet que « ça apaisait ». Depuis, confie-t-elle à Catherine Rioult, elle est devenue accro. Abel, 16 ans, est taraudé depuis sa prime enfance par ce « quelque chose entre les jambes qui le dérange », au point d'avoir demandé à sa mère qu'on le lui « enlève ». Nathalie, 17 ans, séduit les garçons pour obtenir de l'affection. Chez elle, le passage à l'acte sexuel est source d'une angoisse que la scarification viendrait apaiser, puisqu'elle « attaque sa peau précisément là où se trouve la faille de son être ». La venue en consultation de Lauriane, adolescente de 15 ans d'origine moldave, adoptée à l'âge de 3 ans et qui trace au cutter sur sa peau une croix gammée pour signifier, dit-elle, « la haine de [ses] origines », est déterminante pour Catherine Rioult. La jeune fille fait lire à la clinicienne les marques sur sa peau puis se met à écrire des textes sur sa souffrance d'exister.

L'auteure se demande alors dans quelle mesure il n'y aurait pas un lien entre les incisions de la scarification et la trace que l'on peut laisser sur le papier de mots qui ne peuvent être dits ou représentés ? Beaucoup d'adolescents en souffrance pensent n'avoir « personne à qui parler » ou tout du moins « personne au moment précis où ils auraient besoin de partager leur désarroi ». Dans la continuité du travail avec Lauriane, Catherine Rioult organise depuis une dizaine d'années des ateliers d'écriture en Centre Médico-Psycho-Pédagogique (CMPP).

Sarah Chiche